

Jean Raspail à *Una Voce* (25 septembre 2010)

Ce fut une belle après-midi d'amitié, une réunion revigorante. Environ cent cinquante personnes, peut-être plus, (dont la moitié n'avait pas 35 ans) se pressaient à Notre-Dame du Lys, dans la salle Saint-Michel d'un des grands patronages catholiques parisiens, autour de Jean Raspail, romancier, journaliste, et grand voyageur devant l'Éternel. Celui-ci acceptait d'entrer au Comité d'Honneur d'Una Voce, où il rejoint d'autres romanciers (Jean Dutourd, Michel Mohrt), des universitaires, des compositeurs, qui tous, quelles que soient leurs divergences politiques, philosophiques, esthétiques (il y avait loin, sur ce plan, d'Henri Sauguet à Olivier Messiaen, nos amis regrettés), acceptent de mettre leur notoriété au service de la cause que nous défendons : la sauvegarde et la diffusion de la liturgie latine et grégorienne que nous ont léguée nos pères dans la foi.

Jean Raspail n'est pas un Père de l'Église, il l'a confirmé au cours de la séance des questions-réponses animée avec brio par Anne Brassié, en l'absence de Madeleine Roussel, qui n'avait pu se déplacer, mais qui nous adressa un message plein d'humour. À cette séance, il s'est soumis avec allant et bonne humeur. Et avec beaucoup de sincérité. Ainsi, interrogé sur sa foi, Raspail nous a dit qu'il l'avait perdue entre l'adolescence et l'âge mûr, et que la crise post-conciliaire l'avait aidé à la retrouver, à cause de sa fascination pour les "causes perdues", les tribus en perdition et les territoires en déshérence (ô Patagonie...). Cette messe de saint Pie V maintenue par un petit groupe, à laquelle il se mit à assister, le ramena au bercail. Autre question difficile : la charité chrétienne. Il est évident que la forme de charité qu'on peut exiger d'un gouvernant, chargé de veiller au bien commun, face à des déplacements massifs de population, n'est pas celle qu'on demande à une Mère Teresa, qui aide à survivre, ou à mourir, son prochain le plus proche. Au demeurant, Raspail est romancier. On pourrait dire de lui ce que le cardinal Billot disait, à la Commission de l'Index, des imprécations et vaticinations de Léon Bloy : « *poetice loquitur* », c'est un langage de poète, non pas une œuvre théologique ou apologétique au sens strict qui relèverait de l'analyse rationnelle.

Marie Paitier, jeune journaliste auteur d'un mémoire de maîtrise sur l'œuvre de Raspail (soutenu à Nantes sous la direction du P^r Paul-André Claudel), a engagé le dialogue sur la question des « causes perdues » et sur les deux hommes qu'il y a en Raspail, celui qu'il est, celui qu'il voudrait être. « Au fond, je suis resté un enfant... Jean Anouilh me le disait d'ailleurs en se moquant de ma naïveté : Voyons, Raspail, vous êtes un enfant ! »

Anne Brassié sut poser la question des influences. Lévi-Strauss, pour ses ouvrages d'explorateur en Amérique ? « J'ai le plus grand respect pour lui. D'ailleurs est-il permis d'avoir autre chose que du respect pour Lévi-Strauss ? Mais c'est un professeur... Il écrit des thèses, et ces thèses finissent par faire un système. Aucune influence sur moi. » Et Jacques Perret (l'auteur du Caporal épinglé, non le latiniste qui fut de notre Comité d'Honneur) ? « Ah oui ! Quand je l'ai lu, j'ai senti qu'il y avait là une voie, un matériau sur lequel je pouvais travailler. Et je peux bien résumer comme lui ma philosophie : je suis pour le trône et l'autel ! »

Avant la longue et éprouvante séance des dédicaces, Jean Raspail a bien voulu partager le verre de l'amitié préparé par nos "hôtesse" sous la houlette de Claudine Deshayes ..., cependant que Marie-Christine Fabre et Yves de Saint Chamas tenaient avec autorité et compétence notre librairie. En savourant son vin blanc et en tirant sur son porte-cigarette, il nous a confié, mi-figue mi-raisin, son inquiétude au sujet des évêques patagons : « Leur position sur Vatican II reste une énigme... Il semble qu'ils ne se sont pas encore prononcés ! »